

II. La peur en première approche*

Nous gardons, bien ancré dans notre mémoire collective, le souvenir de grandes épidémies parfois très meurtrières : les pestes du Moyen Âge, le choléra, la grippe dite « espagnole » de 1918, et, plus récemment, le SRAS, la grippe aviaire (à Hong Kong, notamment, en 1997) ou encore Ebola. Ces épisodes sont certes tous différents, mais, à chaque fois, ils ont suscité un mélange de terreur et de fascination qui rappelle le vertige que nous pouvons éprouver face au sacré. La religiosité de la peste telle qu'elle s'exprime, par exemple, dans le culte des saints, certaines formes d'art « mystique » (*infra*, chap. III), et déjà les images dans l'Apocalypse de Jean éveillent le sentiment de ce qu'il y a d'effrayant, de terrible, de hideux et même de répugnant dans une épidémie. Les formidables progrès de la médecine au xx^e siècle n'ont pas dissipé ce sentiment paroxystique, même s'il n'atteint pas, et de loin, aux niveaux d'intensité auxquels l'avaient porté des époques plus reculées.

Vincent Jauvert et Rémi Noyon : la comparaison avec la grippe espagnole de 1918 vous paraît-elle pertinente ?

* « Un mélange de terreur et de fascination », propos recueillis par

Vincent Jauvert et Rémi Noyon, *L'Obs*, 5-11 mai 2020.

Oublier Wuhan

Patrick Zylberman : Le spectre de la grippe espagnole ressurgit à chaque crise épidémiologique. Arrivée en Europe en avril 1918 avec le corps expéditionnaire américain, cette maladie s'est répandue parmi les troupes et les civils, et a fini par tuer environ 50 millions de personnes à travers le monde. Depuis, cet événement majeur du début du xx^e siècle est dans tous les esprits lorsqu'apparaît un nouveau virus. Pourtant on oublie qu'en un siècle les conditions sanitaires ont radicalement changé ! À l'époque, il n'y avait ni vaccins, ni antiviraux, ni services de réanimation. Beaucoup de décès étaient liés à des surinfections bactériennes que nous pouvons soigner aujourd'hui avec des antibiotiques.

En évoquant le «spectre de 1918», nous jouons donc à nous faire peur ?

Pour ce qui est de la pathogénicité du virus, oui. Mais la comparaison historique a une utilité. Elle permet de pointer la question essentielle : le système de soins pourra-t-il faire face à un afflux massif de patients ? En 1918, les systèmes de santé furent vite saturés. Une bonne partie du matériel et du personnel médical était réquisitionnée par l'armée : les gens mouraient dans les couloirs d'un hôpital ou chez eux. Pour éviter que l'hôpital ne devienne le lieu relais de la maladie, il faut des chambres isolées dites à pression négative (l'air de la chambre saturé de virus ne peut s'en échapper et contaminer l'environnement immédiat), des procédures pour entrer et sortir de la chambre du malade, des équipements de protection individuelle pour les soignants. Tout cela nécessite énormément de ressources. Fin 2014, face à Ebola, le Haut Conseil de la santé publique estimait que la prise en charge d'un malade exigeait deux à trois soignants tournant toutes les six heures pour chaque poste ; 20 lits étaient identifiés et sanctuarisés à ce

La peur en première approche

moment dans une douzaine d'hôpitaux de référence sur le territoire ! Bien sûr, Ebola est un cas particulier, mais cela donne une idée de la difficulté qu'il y a à prendre en charge certaines maladies à l'hôpital. Aujourd'hui, l'hôpital public français, miné par des années de sous-investissement, est-il prêt à encaisser des chocs importants ? Ce n'est pas certain.

Les autorités françaises sont tantôt accusées de surréagir, tantôt de ne pas prendre la mesure du danger. Qui a raison ?

L'histoire peut donner des arguments aux deux camps, aux alarmistes comme aux circonspects. En 1976, quelques cas de « grippe du porc » se sont déclarés sur une base militaire du New Jersey. La peur d'un retour de la grippe espagnole a poussé le président Gerald Ford, alors en campagne pour sa réélection, à décider la vaccination obligatoire de toute la population américaine. Des millions de personnes furent vaccinées avant qu'on ne décide d'arrêter devant l'absence manifeste d'épidémie. Coût de l'opération : 93 millions de dollars en réparation de torts divers (accidents vaccinaux, etc.). Voilà pour la « surréaction ». L'histoire nous offre aussi des exemples de « sous-réaction » : au début de la grippe espagnole, une parade festive est maintenue à Philadelphie malgré une alerte. Des dizaines de milliers de personnes se mêlent, s'embrassent, se saluent. Les jours suivants, les hôpitaux voient arriver des milliers de malades... Toute la difficulté pour les autorités est de trouver le point d'équilibre, car la gravité d'une épidémie se mesure aussi aux coûts indirects qu'elle génère. Aujourd'hui, les autorités françaises ont apparemment trouvé ce point d'équilibre.

Vous êtes plus sévère sur l'action de l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

Oublier Wuhan

Il me semble, en effet, que sa gestion du coronavirus n'est pas à la hauteur de ce qu'elle savait faire dans le passé. Créée en 1948, l'OMS a connu son heure de gloire en 2003. Au début de la crise du SRAS, le 15 mars, elle a émis un avertissement sur les voyages « non essentiels » à destination de l'Asie et du Canada, et cela sans demander leur avis aux États concernés, au mépris de tous les usages. Cette décision audacieuse a porté ses fruits : l'épidémie a été stoppée. En 2014, avec Ebola, tout ce capital de prestige s'effondre d'un coup à cause d'une réaction trop tardive et des défaillances de l'institution. De même, aujourd'hui, l'OMS me semble encore trop en retrait : son directeur devrait assurer la coordination technique de la lutte contre le coronavirus au niveau mondial. Or il n'en est rien. Pourquoi ne dit-il pas ce qu'il faudrait fermer, interdire, reporter ? Pourquoi ne proteste-t-il pas lorsque les Japonais, fidèles à leur isolationnisme, mettent en quarantaine le *Diamond Princess*, favorisant la propagation du virus et une augmentation concomitante de la mortalité à bord ?

Certains affirment qu'il suffirait de fermer les frontières pour stopper la pandémie. Qu'en pense l'historien que vous êtes ?

L'histoire enseigne que, pour être efficaces, les barrages doivent être totalement étanches. L'un des rares cas connus où la « fermeture » a fonctionné est celui des Samoa américaines qui, en 1918, ont évité la grippe espagnole. Mais aujourd'hui, il paraît impossible, impensable, de claquemurer un pays, fût-ce une île. Même au Moyen Âge, lorsque le commerce était plus lent, les déplacements moins denses, les maladies passaient par-dessus les palissades et les barrages érigés pour tenter de bloquer les épidémies. En 1720, la quarantaine imposée aux navires arrivant à Marseille n'empêche pas qu'un bateau pestiféré, le

La peur en première approche

Grand Saint Antoine, apporte le mal en Provence. On tenta de circonscire la maladie en érigeant un mur de pierre dans le Vaucluse. Peine perdue. Dans le cas du choléra, les cordons sanitaires gardés par la troupe provoquèrent des émeutes. Quant à la grippe, elle se répand par des gouttelettes excrétées lorsqu'on parle, tousse, éternue : on ne fait pas barrage à des gouttelettes avec des douaniers.

Mais on pourrait fermer les aéroports, les ports...

Le président chinois Xi Jinping a été confronté à ce choix. Fermer totalement un pays a des conséquences majeures sur l'économie et il n'est pas certain que celles-ci soient préférables à la diffusion du coronavirus. Le SRAS a duré six à sept mois : imaginez-vous un pays fermé pendant six à sept mois ?

Est-ce à dire que les mesures de quarantaine sont inefficaces ?

Les quarantaines (un isolement pendant quarante jours, soit le temps que dure le Carême) se développent au xv^e siècle dans les villes italiennes de l'Adriatique. On tente d'isoler les pestiférés, on construit des lazarets. Le but est d'empêcher les malades d'entrer dans la ville. L'étanchéité, déjà difficile à maintenir à l'époque, semble aujourd'hui impossible à atteindre. La quarantaine ne peut, au mieux, que ralentir l'épidémie. En revanche, elle a des vertus mobilisatrices et pédagogiques. C'est une façon de faire comprendre à la population que la crise est grave, qu'il faut adapter son mode de vie, éviter les lieux publics et les rassemblements.

A-t-on raison de pointer du doigt la mondialisation qui nous aurait rendus plus vulnérables aux pandémies ?

Oublier Wuhan

En accélérant et en multipliant de façon exponentielle les échanges, la mondialisation a évidemment facilité la propagation des épidémies. La césure survient en 1865 : à cette date, le choléra embarque à bord des bateaux à vapeur. Jusqu'alors, on naviguait à la voile, le déplacement était donc plus lent, si bien que les personnes atteintes développaient la maladie à bord, pendant la traversée. Quand le navire arrivait aux ports, on les mettait en quarantaine. Avec la vapeur, le voyage est devenu plus court que la période d'incubation : vous pouvez monter malade sur un steamer et en descendre sans encore présenter de symptômes. Une analogie avec aujourd'hui ? Eh bien, n'oublions pas, par exemple, qu'il n'existe aucun aéroport dans le monde qui ne soit pas accessible à partir d'un autre aéroport en moins de 36 heures de vol.

Est-il vrai que les pandémies ont souvent pour origine l'Asie ?

Oui, même s'il ne faut pas nourrir le fantasme d'un « péril jaune ». Dans le sud-ouest de la Chine, les modes de vie font étroitement cohabiter une population importante avec des canards, des oies, des animaux qui sont des hôtes intermédiaires transmettant aux humains le virus que le « réservoir » de l'infection, des chauves-souris par exemple, leur auront transmis avec leurs déjections¹¹. Bien souvent, les virus tombent littéralement du ciel : ils passent des oiseaux sauvages aux animaux d'élevage, par le biais des déjections, puis à l'homme. Dans le cas du coronavirus, l'une des hypothèses évoquées est celle d'une contamination venue des chauves-souris par le biais des pangolins¹², un mammifère dont la chair est appréciée dans certaines régions chinoises. C'est pourquoi les autorités viennent d'ordonner partout en Chine la fermeture de ces « marchés humides »,

La peur en première approche

où se vendent des animaux vivants – une véritable révolution culturelle !

Les grandes épidémies ont toujours suscité des explications morales ou religieuses. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Dans la Bible, la peste (comprendre : toute épidémie) était considérée comme le fléau de Dieu, répandu sur la Terre pour punir les prévaricateurs. Ce fond judéo-chrétien continue de travailler les sociétés modernes : dans les années 1920, certains affirmaient qu'avec la grippe espagnole l'humanité avait expié la libération des mœurs. Dans la presse, le virus est rapproché du tango, vu comme le symptôme le plus éclatant de la corruption des mœurs. La science n'a pas mis un coup d'arrêt à ces « explications ». Aujourd'hui, il y a chez certains l'idée que nous sommes punis pour nos fautes : la mondialisation, la consommation d'animaux considérés en Occident comme impurs, etc.

Ces pandémies provoquent-elles parfois des basculements politiques ?

Rarement. En 1884, le tout jeune État italien fait face à une épidémie de choléra dans la région de Naples, qui révèle les différences de richesse entre le Nord et le Sud. L'ordre politique vacille sur ses bases, mais se maintient. En 1994, à Surat, en Inde, des cas de peste pulmonaire provoquent une énorme panique : un million de personnes tentent de fuir. Mais ces exemples sont l'exception.

Les conséquences économiques sont donc limitées ?

La Peste noire a tué entre le tiers et les deux tiers de la population européenne, avec pour conséquence un bouleversement du système économique. Avant l'épidémie, la surpopulation rimait avec bas salaires

Oublier Wuhan

et rentes élevées (pour les propriétaires fonciers); après le passage du bacille, ce sera la sous-population résultant de l'épidémie qui apportera salaires en hausse et rentes en chute libre. Comme l'a dit un commentateur, l'âge d'or du bacille est aussi l'âge d'or de l'ouvrier. Mais l'idée que le choc économique puisse s'éterniser, devenir catastrophique, ne s'est jamais vérifiée, du moins à l'époque moderne, à l'exception notable du sida dont il faudrait mesurer les conséquences sur les économies africaines. Cela étant dit, il faut se méfier des analogies historiques. Elles masquent souvent ce qu'une pandémie peut avoir d'inédit, de nouveau. Aujourd'hui, le risque d'une pandémie peut suffire à faire chuter gravement les Bourses, et donc à faire perdre beaucoup d'argent aux actionnaires. D'autre part, la Chine est l'usine du monde. On voit déjà que son ralentissement affecte gravement les GAFAM. De même, 80 % des principes actifs des médicaments génériques sont fabriqués en Chine et en Inde. Quelles conséquences l'épidémie aura-t-elle sur le commerce médical? On ne sait.

Les maladies ont toujours relancé les rumeurs et la recherche de boucs émissaires...

Oui, la peste a entraîné des pogroms contre les juifs accusés d'empoisonner les puits. Le choléra a été mis sur le dos des Irlandais, le sida sur celui des Haïtiens, des hémophiles et des homosexuels. Parfois, les théories du complot ne visent pas des minorités ou des ethnies, mais des professions ou des classes sociales. Au début des années 1830, les médecins sont accusés d'avoir propagé le choléra en Europe pour éliminer les prolétaires. La maladie, qui se transmet par consommation d'eau ou d'aliments souillés, touchait surtout les quartiers populaires. Elle ne pouvait donc être qu'une «invention de la bourgeoisie et du gouvernement pour affamer le peuple»... Notez que les

La peur en première approche

médecins sont restés des boucs émissaires. En 2009, fleurirent à nouveau des théories complotistes, visant cette fois les « élites mondiales » accusées d'avoir concocté le virus H1N1 dans les « laboratoires secrets de l'OMS », bien sûr totalement fantasmées.

Comment s'arrêtent les épidémies ?

Les virus tournent avec l'immunité dans une valse endiablée ; à mesure que le virus se répand, l'immunité de l'espèce humaine, acquise par l'infection ou la vaccination, progresse. L'épidémie et les pandémies s'arrêtent alors d'elles-mêmes. Et bien sûr, l'agent infectieux peut perpétrer un massacre : l'épidémie s'arrête alors faute de combattants (Ebola). Ou bien encore, le fléau s'éteint lorsque l'on trouve le vaccin correspondant. Jusqu'à ce que le cycle recommence avec un autre agent infectieux.

Le réchauffement climatique sera-t-il la cause de nouvelles pandémies ?

Probablement, non seulement parce qu'il élève les températures globales, mais aussi parce qu'il modifie la pluviométrie dans un sens favorable à la population de moustiques, par exemple. Comment nous préparer aux futures tempêtes microbiennes ? Il faut garder la tête froide et, surtout, investir dans le système de santé.



III. Didier Raoult : naissance d'un saint guérisseur

En cette année 2020, la crèche de Noël s'est mise à l'heure de la Covid-19. Aide-soignante de formation, une santonnierière de Saint-Cyr-sur-Mer (Var) a modelé une figurine à l'effigie de Didier Raoult. « Il s'est imposé à moi, explique-elle, c'est quand même un personnage qui marque 2020. » Didier Raoult y est de compagnie avec deux autres santons représentant le monde de la santé : une infirmière de la Croix-Rouge de 1890, et le médecin contre la peste de 1720 à Marseille (Jean-André Peyssonnel, 1694-1759), avec son bâton pour éloigner les malades, sa cape de protection, et son masque. Vendues 35 euros pièce, toutes les figurines à l'image de Didier Raoult se sont arrachées en quelques jours¹³.

Tout cela est grotesque à première vue. Mais qu'est-ce que le grotesque sinon l'édification, à côté du monde officiel, d'un second monde auquel nous sommes tous mêlés plus ou moins. Parodies, travestissements, grossièretés, imprécations règnent dans ce monde. Et tout cela évolue de préférence dans des formes d'expression de petit format dont les santons sont un exemple signalé. Les figurines se font les porte-parole des points de vue non officiels de la vérité alternative, de « la sainteté à l'envers¹⁴ ».

« Didier Raoult est plus qu'un médecin : il est désormais vu par une partie des Français, notamment hors de Paris, comme l'arme antisystème par

Oublier Wuhan

excellence. [...] Un peu comme si le directeur de l'institut hospitalo-universitaire Méditerranée-Infection de Marseille (IHU) [...] était devenu le porte-parole de "ceux d'en bas". » « Son traitement – controversé – à base d'hydroxychloroquine est encore vu comme un espoir de guérison, et ce malgré plusieurs études montrant sa faible efficacité¹⁵. » Faible efficacité peut-être ; mais « Didier [Raoult] est le seul à avoir donné l'espoir d'un soin dans un moment où l'on conseillait aux malades de rentrer chez eux avec du paracétamol. Que son traitement fonctionne ou pas, il s'est construit sur ça une aura de thaumaturge¹⁶ ». Analyse confirmée par la santonnière. « Le Professeur Raoult symbolise l'espoir d'un traitement, mais cela n'engage que moi¹⁷ ! » confiera-t-elle au journal *La Provence*. Une religion populaire de la Covid-19 en Provence s'est édifiée sur cette espérance.

Sans nous arrêter ici sur la question du traitement proposé par le bactériologiste marseillais¹⁸, traitement qui a déclenché une immense polémique et occupé des semaines de temps d'antenne, nous chercherons dans ces quelques notes à comprendre le fait Raoult en nous intéressant aux idées, concepts et personnage qui le sous-tendent dans l'esprit de la population qui s'est agglutinée au pied de la Timone en mars-avril dans l'attente d'un traitement. Et les « petites gens » ne sont pas les seuls, à Marseille, à prier l'image du professeur. Les candidats Les Républicains aux municipales (Martine Vassal, Yves Moraine, Valérie Boyer) chantent les louanges du patron de l'IHU : « depuis qu'ils ont été, pour la plupart, testés positifs au lendemain du premier tour et traités dans ses services [...] tous ont fait le service après-vente d'un traitement qu'ils estiment efficace¹⁹ ».

La religion populaire et la Covid-19

Bien que Raoult soit profondément convaincu d'être un monument de la science, la crème de la crème du monde savant, son discours résonne surtout dans les couches populaires : Raoult est à ranger parmi les saints du peuple, non parmi les saints des lettrés. Ces saints « populaires » ont une réalité historique assez difficilement saisissable. Ils sont représentés surtout comme des thaumaturges, aux miracles aussi invraisemblables que possible, comme, en l'occurrence, une guérison obtenue grâce à l'hydroxychloroquine. La population certes n'attend pas du saint guérisseur qu'il balaye le mal d'un seul coup. Il lui suffit de croire qu'il porte en lui un réel espoir de guérison. Le public croit au miracle sans trop y croire, il veut y croire – et le santón est là, au milieu des autres figurines de la crèche, lui rappelant les bienfaits qu'il est en droit d'attendre du saint.

Mais, « quelles que soient les fantaisies de la dévotion populaire avide de canoniser des saints²⁰ », ne devient pas saint qui veut. La population n'intronise pas un personnage sans exiger de lui des preuves de son aura. Aussi Didier Raoult a-t-il eu soin de proclamer un certain nombre de guérisons disons spectaculaires, non validées en tout cas par la science. Le thaumaturge détient une force mystérieuse capable de sauver des malades là où on ne l'attend pas. Le culte du saint est loin d'être désintéressé²¹.

Pendant, la force mystique du saint populaire est ambivalente comme tout ce qui est efficace. Le saint populaire est facilement sévère, irascible, susceptible. Il supporte mal la contradiction ou la résistance. Il n'aime pas non plus la concurrence, surtout celle que lui opposerait quelque confrère ou encore, s'il en existe, un autre saint. Mais l'essentiel est le fait que le saint populaire est par-dessus

Oublier Wuhan

tout un patron local. Voilà le point clé. Son influence s'exerce sur un territoire circonscrit. Dans le cas de Raoult, ce territoire est délimité par les murs de l'institut Méditerranée-Infection de Marseille dont il est le patron, d'une part, et d'autre part par les limites de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Le protecteur, le gouverneur des populations du Midi, ce n'est pas le président de la République, à Paris, c'est Didier Raoult. «Marseille et le reste du monde vous aiment et vous soutiennent Professeur Raoult», tonitruait une camionnette publicitaire sillonnant les rues du chef-lieu des Bouches-du-Rhône le lundi 11 mai, jour du déconfinement²².

Finalement, ce que le saint est censé apporter, c'est la force miraculeuse, quelque chose d'impersonnel comme le mana des Polynésiens qui sous-tend le monde sensible, bref une influence qui protège contre la maladie. Le thaumaturge est en contact avec le mystère de la maladie. Terrible et fascinant : voilà le monde en temps d'épidémie. Le monde de l'épidémie est un mystère qui fait frissonner. Ni conçu ni compris, bizarre, menaçant, il peut conduire à d'étranges excitations ou bien se répandre dans l'âme de manière paisible. Telle est la phénoménologie de la peur devant le sacré selon Rudolf Otto²³. Le saint guérisseur ne protège pas seulement votre santé. Imposant l'aura du thaumaturge, il détient votre seul espoir de guérison. Comprend-on pourquoi, laissant là ses collègues, Raoult a choisi de «communiquer directement avec le grand public²⁴» ?

La fonction référentielle des images

Les images peuplant l'Apocalypse de Jean parlent. Elles parlent même abondamment. Elles éveillent un sentiment du hideux, du terrible, du répugnant propre aux épidémies. On fabrique des images de la

Didier Raoult : naissance d'un saint guérisseur

mort afin de faire comprendre l'incompréhensible²⁵. Nous reviendrons en détail sur le rôle de ces images dans les épidémies de peste au chapitre suivant.

Les moyens d'éveiller les sentiments de peur et de prudence face à la catastrophe épidémique sont analogues à ceux capables d'éveiller indirectement le sentiment du numineux. La religion de la peste, et les épidémies plus généralement, offrent un mysticisme de l'horreur, une sorte de terreur religieuse où éclate «le mélange de l'horreur la plus affreuse et de suprême sainteté²⁶». Mais, tandis que dans la religion la balance penche du côté du sublime, dans l'épidémie, nonobstant les idées de sainteté et de sacrifice éminemment présentes dans nombre d'épisodes, la balance se bloque dans l'élément de la terreur. L'image de l'épidémie en ressort à la fois terrible et fascinante. Les moulages à la cire perdue de Gaetano Zumbo illustrent ce mysticisme de l'horreur.

Gaetano Giulio Zumbo ou Zummo (1656?-1701) est né à Syracuse, une ville dévastée par la peste



Scène de la peste, cire perdue attribuée à Gaetano Zumbo, xvii^e siècle, Galleria regionale di Palazzo Bellomo, Syracuse © Région Sicile.

Oublier Wuhan

en 1656 puis par un puissant tremblement de terre trente-sept ans plus tard. Ses œuvres sont aujourd'hui visibles à Florence, au musée de la Specola – anciennement l'Imperiale e Reale Museo di Fisica e Storia Naturale –, un des premiers musées de sciences naturelles ouvert en Europe en 1775. Et particulièrement une cire intitulée *La Peste* (entre 1680 et 1700), reproduite par Elena Taddia. Elle cite le marquis de Sade qui a donné de cette œuvre une description subtile au sortir de sa visite du musée : « Près de cette armoire [où sont exposées les cires anatomiques de Zumbo] en est une dans le même genre, représentant un sépulcre de pestiférés, où les mêmes gradations de dissolution s'observent à peu près. On remarque surtout un malheureux, nu, apportant un cadavre qu'il jette avec les autres et qui, suffoqué lui-même par l'odeur et le spectacle, tombe à la renverse et meurt. Ce groupe est d'une vérité effrayante²⁷. » Sade met ici le doigt sur le point clé, un point qu'Otto appelle le « sentiment du sinistre ». Cette « terreur, sous sa forme brute, qui est apparue à l'origine comme quelque chose de sinistre, a surgi comme une étrange nouveauté dans l'âme de l'humanité primitive²⁸ ». Ce *tremendum* puissant est-il propre aux époques liminaires de l'histoire des épidémies (Peste noire de 1348 ; choléra de 1832 ; sida des années 1980) ? Tend-il à s'effacer, du moins en Occident, face au *fascinans* et au *mysteriosum*, ou du moins à s'atténuer²⁹ ? Fascination et terreur, si présentes dans l'Apocalypse de Jean que nous étudierons au chapitre suivant, demeurent comme la marque de fabrique des épidémies de grande ampleur vues sous l'angle culturel.

La disparition progressive des cabinets de figures de cire, relégués au XIX^e siècle dans les baraques de foire, a fait oublier ce qui frappait les contemporains un siècle plus tôt : nous parlons de leur « réalisme

Didier Raoult : naissance d'un saint guérisseur

à outrance». Ils «paraissaient aussi vrais que leurs modèles», leur réalisme magique tenait à leur ressemblance, c'est-à-dire à la vérité de ces portraits qui semblaient «conserver la personnalité de ceux dont ils sont les empreintes»³⁰.

Zumbo s'inspire des crèches, des ex-voto et des statuettes de cire dont les religieuses maîtrisaient la fabrication. Y a-t-il loin du santon aux effigies de cire et aux ex-voto conservés chez les particuliers ou dans des établissements religieux, dont s'inspirait Zumbo et dont la tradition se matérialisait à la fois dans le culte votif et dans l'art mortuaire³¹? Nous sommes revenus à l'art du santonnier.

Il va de soi que nous ne prétendions pas trancher des questions relatives à l'art des portraits à la cire perdue. La chose dépasse nos compétences. Du moins avons-nous tenté, face à la question Raoult, de placer le portrait d'un saint du peuple sur un juste pied ethnographique.